



**Les huichols**  
au Mexique parlent  
la langue  
des dieux

## PUBLIÉ EN 20 LANGUES

Français	Italien	Turc
Anglais	Hindi	Ourdou
Espagnol	Tamoul	Catalan
Russe	Persan	Malaysien
Allemand	Hébreu	Coréen
Arabe	Néerlandais	Kiswahili
Japonais	Portugais	

Mensuel publié par l'UNESCO  
Organisation des Nations Unies  
pour l'Éducation,  
la Science et la Culture

Ventes et distributions :  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris  
Belgique : Jean de Lannoy,  
202, avenue du Roi, Bruxelles 6

ABONNEMENT — 1 an : 35 francs français ; deux  
ans : 58 francs français. Paiement par chèque  
bancaire, mandat postal, CCP Paris 12598-48,  
à l'ordre de : Librairie de l'Unesco, Place de  
Fontenoy - 75700 Paris.

Reliure pour une année : 24 francs.

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à  
condition d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la  
mention « Reproduits du Courrier de l'Unesco », en préci-  
sant la date du numéro. Trois justificatifs devront être envoyés  
à la direction du Courrier. Les photos non copyright seront  
fournies aux publications qui en feront la demande. Les  
manuscrits non sollicités par la Rédaction ne sont renvoyés  
que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse internatio-  
nal. Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco  
expriment l'opinion de leurs auteurs et non pas nécessaire-  
ment celle de l'Unesco ou de la Rédaction. Les titres des arti-  
cles et les légendes des photos sont de la rédaction.

Bureau de la Rédaction :  
Unesco, place de Fontenoy, 75700 Paris, France

Rédacteur en chef :  
Jean Gaudin

Rédacteur en chef adjoint :  
Olga Rödel

Secrétaire de rédaction : Gillian Whitcomb

Rédacteurs :

Edition française :

Edition anglaise : Howard Brabyn (Paris)

Edition espagnole : Francisco Fernandez-Santos (Paris)

Edition russe : Victor Goliachkov (Paris)

Edition allemande : Werner Merkli (Berne)

Edition arabe : Abdel Moneim El Sawi (Le Caire)

Edition japonaise : Kazuo Akao (Tokyo)

Edition italienne : Maria Remiddi (Rome)

Edition hindie : H.L. Sharma (Delhi)

Edition tamoule : M. Mohammed Mustafa (Madras)

Edition hébraïque : Alexander Broïdo (Tel-Aviv)

Edition persane : Fereydoun Ardalan (Téhéran)

Edition néerlandaise : Paul Morren (Anvers)

Edition portugaise : Benedicto Silva (Rio de Janeiro)

Edition turque : Mefra Arkin (Istanbul)

Edition ourdoue : Hakim Mohammed Saïd (Karachi)

Edition catalane : Cristian Rahola (Barcelone)

Edition malaisienne : Azizah Hamzah (Kuala Lumpur)

Edition coréenne : Lim Moon-Young (Séoul)

Edition Kiswahili : Peter Mwombela (Dar-es-Salaam)

Rédacteurs adjoints :

Edition française : Djamel Benstaali

Edition anglaise : Roy Malkin

Edition espagnole : Jorge Enrique Adoum

Documentation : Christiane Boucher

Illustration : Ariane Bailey

Maquettes : Robert Jacquemin

Toute la correspondance concernant la Rédaction doit  
être adressée au Rédacteur en Chef.

pages

### 4 CLIMATS, ATTENTION ! FRAGILE

par William W. Kellogg

### 10 DES CHIFFRES POUR RETROUVER LES LETTRES MAYA

par Vladimir A. Kouzmistchev

### 15 LA VIE, ET AU-DELA, CHEZ LES ANCIENS MAYA

par Iouri Knorozov

### 16 LES HUICHOLS PARLENT LA LANGUE DES DIEUX

par Juan Negrín

### 19-22 QUATRE PAGES COULEUR

### 28 LA CULTURE HAITIENNE : UN LONG REVE MUSICIEN

par René Depestre

### 35 LE CENTRE DU MONDE N'EST PAS TOUJOURS CE QUE L'ON PENSE

par Geoffrey Barraclough

### 2 TRESORS DE L'ART MONDIAL

GRECE : Les petites déesses-mères de la grande Mycènes

## Notre couverture

Dans les montagnes escarpées de la sierra mexicaine, les Huichols sont un peuple à part. Ils ont conservé presque intacte une culture dont les origines sont bien plus anciennes que l'arrivée des Espagnols. Marcheurs infatigables, pèlerins en quête de leur personnalité divine, leur culture a produit un art unique en son genre et dont leurs "tableaux de laine" sont tout à fait représentatifs. Les Huichols expriment là, dans la pureté des formes et des couleurs, le monde sacré des ancêtres et des dieux. Ainsi de cette *Révélation du Cerf Bleu*, œuvre de Juan Ríos Martínez. La culture latino-américaine est riche et multiforme. Dans ce numéro on trouvera encore un article consacré au récent déchiffrement de l'écriture maya et un autre, au réel merveilleux dans l'art haïtien.



Photo © P. Lloyd Baker, Oregon, USA

# Les Huichols parlent la langue des dieux



Les Huichols ou *Huixitari* comme ils se dénomment eux-mêmes, se sont développés en un groupe ethnique et culturel très fort et cohérent, dont la vigueur se manifeste dans un système de croyances et un art tout à fait original (voir pages centrales). Ce groupe de Huichols dans le paysage grandiose de la Sierra Madre occidentale, fait le pèlerinage traditionnel au pays du peyote. Sur ce chemin où la marche est pénible et dure des mois, ils vont à la recherche de leur personnalité divine, à la rencontre de leurs ancêtres les dieux.



Photo © Maritino Benzi, tirée de *Les Indiens du Mexique*, par M. Benzi, Ed. du Chêne, Paris

par Juan Negrín

**C**eux qui vinrent au Mexique en quête d'or et d'âmes à sauver, pour engendrer en fait l'actuelle race métisse, laissèrent de côté un certain nombre d'indigènes qui allèrent se replier au plus profond de leurs vallées montagneuses.

Au Sud de la Sierra Madre Occidentale, dans les Etats mexicains de Jalisco et de Nayarit, vivent aujourd'hui 6 000 à 7 000 de ces marginaux : les Huichols. Ils habitent des contrées au relief accidenté, avec des ravins pouvant atteindre 500 mètres et des sommets plus de 2 000 mètres, au point que l'on ne peut y accéder qu'à pied. Leur race n'est pas homogène, car les Huichols rassemblent trois tribus différentes, et par la langue, et par la culture : les Huautüari, les Tuapuritari et les Tatéikitari. Leur langue se rattache à la branche uto-nahuatl et leur établissement dans la Sierra est antérieur à l'arrivée des Aztèques dans la vallée de Mexico.

La vigueur de la culture des Huichols était telle, que loin de se laisser acculturer, leur art s'est développé en puisant aux sources précolombiennes. Quant à la vie spirituelle, ce que recherche le Huichol, aujourd'hui comme hier, c'est à se doter d'un cœur immatériel (*iyari*), fort et sain. La quête de cette source vive se fait à travers la perpétuation de la mémoire collective, l'accomplissement de rites complexes, l'imposition de vœux et de sacrifices entraînant des privations, alors qu'ils vivent déjà dans le dénuement. Comme l'a exprimé l'artiste huichol José Benitez : "Ainsi souffrent les Xuturite ("fleurs de papiers", nom donné aux Huichols dans "La parole des dieux") : sans manger et sans dormir et sans choses (propriété) et sans savoir où ils vont, pauvres et innocents, mais riches de leur *cupuri* (âme), de leur vie."

**JUAN NEGRÍN**, écrivain et chercheur mexicain a, depuis 1970, orienté ses recherches sur l'art et la religion du peuple huichol. A la suite de plusieurs voyages au cours desquels il séjourna parmi eux et sur leurs lieux sacrés, il a organisé, au Mexique et aux Etats-Unis, plusieurs expositions consacrées aux Huichols. Juan Negrín est l'auteur de *The Huichol Creation of the World (La création du monde selon les Huichols)* publié en 1975 par E.B. Crocker Gallery à Sacramento et le *Musée des Arts de San José* ; *El arte contemporaneo de los Huicholes (L'art huichol contemporain)* à l'Université de Guadalajara, Mexico, 1977, et de *Apreciación subjetiva de la cultura huichola (Un avis subjectif sur la culture huichole)*, UNAM, Mexico, 1978.

L'impassibilité du Huichol devant le besoin matériel n'a rien de négatif. La discipline qu'il s'impose pour faire naître le *iyari*, lui confère la dignité et l'intégrité qui sont des qualités manifestes chez les habitants de la Sierra. D'ailleurs, la première étude faite par le Gouvernement mexicain (Plan Lerma - Memoria "Operación Huicot" 1965) sur les possibilités de développement de la région huichole conclut : "A travers les siècles, rien ou presque rien n'a changé dans sa manière d'être traditionnelle, et c'est lui (le Huichol) qui a le mieux défendu et conservé les traditions de son monde, incomparablement meilleur à ses yeux que le monde civilisé, même si ce dernier lui a été présenté comme étant le plus souhaitable".

Au contraire de l'homme moderne, les Huichols valorisent la vie dans ses aspects transcendants et immanents. Le cœur immatériel est constitué par les sédiments de mémoires impersonnelles déposés depuis l'aube de l'humanité. Les Ancêtres, tels le Feu (Notre Grand-Père), la Mer (Notre Mère) et les premiers animaux, furent des personnes qui sacrifièrent leur cœur physique pour donner vie aux Huichols, leur permettre d'obtenir le *iyari* et d'accéder à une vision surnaturelle de leur monde. Pour le Huichol, il s'agit de suivre l'exemple des créateurs, en méritant la vie spirituelle par des sacrifices d'ordre matériel. Les besognes les plus humbles auxquelles s'adonne l'indigène ont des correspondances avec ce qui fut à l'origine de la création du monde et qui se reflète dans son microcosme individuel, dans l'essence de chaque plante et de chaque minéral. Le présent se confond avec son essence éternelle, éliminant tout besoin de se "distraire", puisque, comme le dit l'historien roumain Mircea Eliade, toute occupation pleinement assumée est en soi une façon "d'échapper au temps". Ces convictions, d'après lesquelles agissent les Huichols, sont l'essence même de la pensée pré-hispanique de l'Amérique et du sentiment religieux universel.

L'art huichol s'exprime sous différentes formes : la première est sacrée, mystique, transcendente et collective. C'est un art religieux "capable de susciter, et non seulement de décrire, un vécu spirituel". Et seuls les initiés chamaniques ou "ceux qui chantent", appelés *maracate* (*maracame*, au singulier), connaissent les formes exactes de cet art ainsi que sa signification précise.

## La création du monde huichol

Les reproductions en couleur des trois pages suivantes montrent six tableaux en étamine de laine dus à deux artistes huichols tout à fait remarquables, José Benítez Sánchez et Tutukila Carrillo. Eux-mêmes racontent et commentent le mythe qui anime et peuple leur œuvre. Voici des extraits de leur commentaire dans la transcription qui en a été faite par Juan Negrín (voir aussi notre couverture).

### Page de droite

**En haut : Les entrailles du monde**, par José Benítez Sánchez. "Ici on voit le monde... il est né d'une femme. Tatéi Yurianaca, — c'est son nom —, est Notre Mère la Terre Féconde. C'est Notre Grand Frère le Gentil Cerf du Soleil qui l'a fécondée. Dans le monde primordial et obscur de Huatetüapa, la Terre vivait sous l'aspect d'une femme. Là-bas Cauyumarie lui demanda si elle voulait devenir un monde immense. Et il s'expliqua ainsi : 'Tu posséderas quelques-uns des dieux importants et tu seras un monde grand. Yurianaca accepta. Alors Cauyumarie se faisant tout petit, s'introduisit dans le ventre de Yurianaca. Celle-ci resta enceinte, puis elle commença à s'élargir pour faire place en elle aux fruits et à la nourriture. Ainsi naquit le monde, c'est-à-dire la Terre. Dans les entrailles de Yurianaca, on voit Cauyumarie qui porte une tête de cerf et un corps humain. Au centre de la matrice, il a semé de tout ce dont le Huichol pouvait se nourrir avant de connaître l'agriculture... A tout cela, Cauyumarie ajouta le "kawi", un ver comestible et l'iguane. Derrière lui, on voit le panier dans lequel il avait rapporté tous ces produits du monde primordial. Cauyumarie dans son ouvrage était assisté de ses alliés : Tatehuari, le Maître du Feu (à gauche) dut prendre en charge le Cerf Bleu, l'ancêtre des cerfs, dont le sang nourrit l'âme des dieux. Tatehuari chemine dessus les fleurs tout comme Tahueviécame, Notre Père le Soleil (sur la droite). En bas, Pariya annonce la venue de l'aube au désert de Huiricuta, le pays du peyote. Le monde est entouré d'eau et la vie de l'eau est symbolisée par quatre aigles nés de l'écume de la mer, les aigles qui veillent aux quatre points cardinaux."

Photo © P. Lloyd Baher, Oregon

**En bas : Après leur mort les esprits des dieux se retrouvent au Huiricuta**, par José Benítez Sánchez. "Nos ancêtres sont morts dans leur chair, mais en esprit ils restent vivants. Chaque année leurs esprits se retrouvent pour rendre visite à leur chef, Notre Grand Frère Cauyumarie. Même une fois qu'ils ont dépouillé leur corps, leur matrice demeure dans le désert sacré de Huiricuta pour qu'ils puissent s'y rassembler au terme de l'année. Leur cœur, leur âme, le poulx qui battait à leurs poignets sont réunis sur l'autel de pierre de Parietsi (en bas au centre) ; c'est là que, pour la première fois, la lumière s'est faite à la surface de la terre. On y voit Tatéi Yurianaca, Notre Mère la Terre Humide, et Tatéi Huercia Huimari, Notre Mère la Jeune Aigle qui est l'esprit du ciel, perchée sur la tête de Yurianaca au-dessus d'un autel de roche... Notre Grand Frère Cauyumarie a figure de cerf, et la plante qui est sur son dos, c'est Notre Mère Maïs. A droite de l'autel, Tatehuari, l'Esprit du Feu, lance ses flammes autour de Cauyumarie. En bas à gauche, Notre Père le Soleil lance des "flèches" rouges..."

### Pages centrales

**En haut à gauche : Kieri Ahuatusa prend place parmi les esprits des ancêtres**, par Tutukila Carrillo. "Tous les esprits des dieux se réunissent à Teacata et préparent une célébration pour conférer au grand Andouiller Blanc la qualité d'esprit divin. En signe de ses attributs il a reçu la Flèche votive, le plus grand symbole et instrument du pouvoir. La flèche est ornée d'un arc, de petites chaussures et d'une natte sur laquelle son esprit pourra demeurer. Elle est placée au pied de son corps de plante. En sacrifice, on lui offre un taureau dont le sang nourrira son esprit. En l'honneur du taureau, l'encens brûle dans un petit réchaud de terre. Notre Bisaieule, Déesse de la Croissance et notre Grand Père le Feu dédie des cierges à l'esprit de Kieri. Tsitsika Temai transmet les félicitations de tous les autres dieux. Xaye, le serpent à sonnettes exprime sa gratitude aux esprits pour avoir reçu la garde de Kieri ; quant à Ahuatsay, le pic-vert à crête bleue, il avertira l'esprit de Kieri si quelqu'un s'approche ; et la Lune et le Soleil lui offrent chacun leur "nierika" afin qu'il puisse rester en contact avec leurs esprits. C'est ainsi que Kieri Ahuatusa a pris place parmi les esprits-ancêtres."

**En haut à droite : Nos ancêtres les dieux goûtent au Peyote**, par José Benítez Sánchez. "Ici l'on voit nos grands ancêtres : Notre Grand Frère le Cerf, Notre Grand-Père le Feu et Notre Père le Soleil, Tahueviécame. C'est ainsi qu'ils se sont vus quand ils ont mangé le peyote, ce cactus qui est leur propre cœur. Ils ont tous pris la même quantité de peyote (représenté sous forme de trois tonneaux qui poussent des racines vers la droite). Sous l'effet du peyote Cauyumarie s'est vu transformé en cerf (en haut à gauche). Alors il s'est retourné et, sur sa queue, il a vu un visage humain ; il s'est mis à lui parler. Notre Grand-Père le Feu (en bas au centre) est celui qui a senti le plus les effets du peyote : il s'est vu ramper comme un serpent dont la queue devenait cendres d'où naissaient des fleurs. Notre Père le Soleil a pris la forme d'un lion de la montagne alors qu'il n'avait pas fini de manger son peyote. Il a eu l'impression qu'il se balançait dangereusement sur un arbre et que l'arbre allait tomber."

**En bas à gauche : Après l'inondation**, par Tutukila Carrillo. "A la fin du déluge, nos ancêtres retrouvèrent la terre ferme à Xapaviyemita. Dans la pirogue (en haut à droite) ont pris place Huatécame avec sa pagaie, Tacutsi, Notre Bisaieule et Mère de la Croissance, avec son bâton et la petite chienne noire de Huatécame qui incarne Tatéi Yurianaca, Notre Mère la Terre Humide ; elles ont la calebasse, le maïs et les grains qu'elles ont sauvés du désastre. En signe de consécration du lieu, elles abandonnent une flèche et une "nierika". Tacutsi entreprend de rechercher Nierika Mama. On la retrouve presque là où on l'avait laissée, à Kiehuimuta. Voici, réunis devant la Nierika, Tacutsi avec son bâton (à gauche) et Tatehuari, Dieu du Feu, assis sur son siège sacré, tandis que Tamatsi Cauyumarie, Notre Grand Frère le Cerf et Tamatsi Huaxacuaxi, Notre Grand Frère Queue de Cerf se montrent de part et d'autre d'une grande flèche. En quête de son être spirituel, Tamatsi Cauyumarie saisit son arc et ses flèches (à gauche sous la pirogue) ; il part à la chasse au peyote, car le peyote, c'est aussi lui-même sous l'apparence d'un cerf. Teacata ainsi que Tuapuri Tacutsi, Tatehuari et Tamatsi Cauyumarie (en bas et à droite) ont établi leurs maisons-divines et mis en place leurs flèches sacrées. A côté de la maison qui est tout à fait en bas, le peyote sort d'un pot vers les ancêtres qui célèbrent la fête de *Hikuri*. Tatéi Yurianaca (au centre et en bas), elle, a décidé de revenir à la côte en compagnie de Huatécame et de sa chienne. Elle emporte une marmite et une calebasse votive emplies de toutes les graines nécessaires à la nouvelle croissance."

**En bas à droite : La création du sel**, par José Benítez Sánchez. "Tacutsi Nacahué, mère des dieux, se rendit au bord de la mer où elle s'apprêta à mourir. Elle se défit de ses os (en haut à gauche) et elle les écrasa avec une pierre ; il devinrent du sel mêlé à de la terre. Puis elle broya ses dents avec ses mâchoires et ils devinrent du sel pur qu'elle dispersa dans la mer. Huatécame (à gauche) contemple avec étonnement le changement de ses os et de ses dents en sel. Quand Tacutsi, déployant ses ailes noires, se mit à la mer (en bas à gauche), surgit une grande vague au large de la côte (la ligne bleue ondulée qu'on voit au centre). Ainsi naquit Tamatsi Maxayuavi, Notre Grand Frère le Cerf Bleu."

Photos © Juan Negrín, Guadalajara, México

## La vision "merveilleuse" des peintres haïtiens

### page 22

Dans une véritable explosion de formes et de couleurs, les artistes haïtiens contemporains gardent bien vivantes les traditions de leur peuple. On les appelle parfois — mais c'est peut-être à tort — peintres naïfs ou primitifs. En réalité, ces artistes montrent le "merveilleux", c'est-à-dire, selon l'écrivain haïtien Jacques Stéphane Aléxis, "l'imagerie dans laquelle un peuple enveloppe son expérience, reflète sa conception du monde et de la vie". Voici deux exemples de leur génie particulier : *L'île Oiseau* de Jasmin Joseph (né en 1923), et en dessous, *Le Paradis terrestre* de Wilson Bigaud (né en 1931).

Photos Warren E. Leon Jr. © Ed. Delroisse, Paris. Coll. Musée d'Art haïtien du Collège St-Pierre, Port-au-Prince









Pourtant, le *maracame* ne vit pas dans l'isolement ; sa grande famille et les services qu'il rend à la communauté sont sa raison d'être. Cet art religieux peut être considéré comme la manifestation d'un effort collectif dirigé et placé sous les auspices des *maracate*. On se réunit dans un centre cérémonial (*Tukipa*). Pour se retrouver, des centaines de Huichols, venant de leurs *ranchos* (maisons rurales très isolées), doivent affronter souvent plus d'une journée de marche pénible. Tous viennent participer à un drame surnaturel, dont le but est de recréer une ambiance propice à régénérer la vie du monde. A la façon des dieux, ils doivent rétablir l'harmonie entre l'Eau (Nos Mères de la Mer, de la Pluie, du Ciel et de la Terre), le Feu (Notre Grand-Père), le Soleil (Notre Père Créateur), le Vent et le Cerf (Nos Frères Aînés). Pendant des jours et des nuits, ils s'adonnent avec ferveur à une invocation rituelle des Ancêtres, dansant, jeûnant, veillant au rythme de la musique ensorcelante. Et les Ancêtres, réjouis par les efforts de leurs descendants humains renouvellent les forces de leur *iyari* et rafraîchissent leur âme (*cupuri*) en leur donnant la rosée. Ainsi communient dans le Huichol l'esprit immanent reçu des Ancêtres avec l'esprit latent commun à tous hommes, ainsi se crée une correspondance entre le macrocosme et le microcosme qui se soutiennent mutuellement, l'éternel fécondant le présent.

Tous, des enfants aux anciens, prennent une part active à cette union de l'humain avec le divin. Chacun transmet ses forces et son enthousiasme aux autres pour soutenir l'extraordinaire mission du *maracame* qui chante pour tout le peuple. A la fête des Ancêtres succède le festin des hommes qui ont approché les dieux par le feu, la pénitence et leur représentation spontanée. Alors les familles qui vivent isolées les unes des autres entrent en communion tribale.

C'est toute la vie de la famille qui se reflète et prend valeur d'exemple dans cette création d'un temps et d'un espace magiques, lors des rites accomplis au centre cérémoniel. La fête est l'apogée dramatique du cycle des travaux quotidiens de la culture du Maïs (Notre Mère). La danse de "Notre Mère" est un moment significatif de la cérémonie : il faut qu'Elle souffre qu'on La mange.

Ainsi s'exprime le sens écologique du Huichol : "Tout se sacrifie pour nous : le Maïs nous donne ses filles, le Cerf ses portées, le Soleil ses flèches et la Mer ses filles, serpents à plumes, nuages d'eau". Voilà



Photos © Juan Negrín, Guadalajara, Mexico

Deux objets rituels, représentations mystiques de Tatéi Nuarihuame, Notre Mère Messagère de la Pluie, symbolisée dans la couleuvre d'eau. En haut, une pierre taillée figure une couleuvre enroulée. C'est la pierre de l'autel où le serpent d'eau garde l'oratoire dédié à Tatéi Nuarihuame. En bas, une planche de bois et sa décoration de brins de laine collés à la "cire de campêche". Les dessins montrent les traits salutaires de Tatéi Nuarihuame, en particulier pour la fécondité de la femme et l'abondance du maïs. Ce genre d'objets est à l'origine des "tableaux de laine" que les artistes huichols contemporains ont rendus célèbres.

qui fonde les coutumes où chaque famille s'oublie jour après jour. Les tâches et les responsabilités sont réparties. Toute vie est à l'imitation de l'ordre divin. Dès l'âge de quatre ans, les enfants s'occupent des plus petits, partageant la responsabilité des parents. De leur côté, les grands-parents transmettent aux jeunes la profonde sagesse que donnent les années.

L'enfant Huichol grandit avec un sentiment religieux de la vie qui lui révélera peu à peu la signification des mystères qui l'entourent. Les anciens lui racontent les mythes où se mêlent leurs expériences personnelles. Il apprend que tout est vie dans son environnement, que tout le relie à la réalité transcendante cachée en chaque phénomène, que les plantes, les personnes et les animaux peuvent subir des transmutations, changer de nom, se dématérialiser. La glace se fond en eau pour maintenir la mer qui devient écume, puis rosée. Le pélerin à l'esprit frivole se transforme en rocher, en pic, preuve éternelle d'un misérable orgueil.

On lui enseigne aussi à traduire les textes sacrés au moyen de broderies, de tissages, en apprenant à tailler la pierre et à confectionner des tablettes de cire où les figures sont formées avec des graines et des brins de laine.

Les niveaux d'expression de l'artiste huichol varient selon sa compréhension et sa vision personnelle des mythes, ce qui exige qu'il s'identifie avec le contenu intérieur de ce qu'il voit, ne considérant rien comme étant une chose en soi. Ainsi, on dit que le *maracame*, qui possède la connaissance, perçoit la terre qu'il foule comme étant une personne et qu'il peut donc s'entretenir avec notre Mère la Terre. Dans la relation avec l'autre, il recherche le cœur à cœur.

C'est la possession du cœur spirituel ou *iyari* qui rend cette vision possible et, pour l'acquérir, le Huichol doit apprendre à contrôler son corps, dominer ses appétits et purifier son esprit des pensées qui pourraient déformer sa vision et entacher sa conscience. Il faut qu'il dépasse sa condition humaine pour voir avec l'esprit.

Pour obtenir la *nierica* (image intérieure de toute réalité), le Huichol doit accomplir des parcours difficiles physiquement aussi bien que spirituellement. Il doit marcher parfois jusqu'à 500 km pour trouver une plante rituelle, le *peyote* qui est une espèce de cactus poussant dans le désert et dont on extrait la mescaline au pouvoir hallucinatoire. Cette longue marche est aussi initiatique. Celui qui s'en va chercher le

► *peyote*, le *peyotero*, doit développer deux personnalités tout au long de son pèlerinage.

Une personnalité divine, intérieure, qui grandit à mesure que le pèlerin s'éloigne de sa réalité quotidienne, et une autre, extérieure et profane. L'effort physique qui fait marcher des jours et des jours sans boire avant la tombée de la nuit, passée souvent à veiller autour du feu, renvoie les besoins du corps à un niveau secondaire, excitant l'esprit à se manifester pour supplanter l'énergie corporelle. Alors la force intérieure de l'*iyari* s'ébranle, détruisant les façades extérieures de l'être, faisant renaître le pèlerin, avec un nom nouveau en accord avec sa nouvelle personnalité, ainsi purifiée et consacrée. Marchant sur les traces des Ancêtres, le *peyotero* découvre aussi leurs véritables noms.

Le *peyotero* sait que le *peyote* contient l'esprit du Gentil Cerf du Soleil, Tamatsi

Cauyumarie (Notre Frère Aîné) qui lui a donné naissance en s'immolant pour faire le bonheur du pèlerin. Par cette communion spirituelle, le *peyotero*, dans un transport extatique, entre en contact direct avec les dieux, puisque "Notre Frère Aîné" les représente tous. Du fond de lui-même, le Gentil Cerf invisible s'adresse au pèlerin, il lui tient le langage des dieux, lui découvre leurs visages mouvants et laisse gravé dans son *iyari* un peu de sa mémoire. Cependant, cette approche des dieux, de l'essence spirituelle de l'être nécessite l'effort de toute une vie.

Après des semaines ou des mois d'absence, le *peyotero* reviendra auprès des siens pour les rites sacrés. Tout au long de son voyage, il se sera enrichi d'un nouveau langage, qu'il s'est efforcé de créer pour être en accord avec sa nouvelle vision. A moins de chercher à comprendre tout ce qu'il y a de mystique et de poétique dans le

complexe rituel huichol, nous ne verrons que l'esprit extérieur de cette culture si profonde et son expression artistique originale nous échappera.

L'art huichol, lorsqu'il est authentique, tient dans la vie de l'indigène une place bien plus importante que celle que nous-mêmes accordons généralement à l'art. En parlant de l'art pré-hispanique, Paul Westheim a fait des observations qui s'appliquent directement à l'art huichol : "On ne reproduit pas la réalité, on crée une réalité : celle de la pensée magique. Le regard de l'artiste ne suffit pas ; pour rendre le sens mythique et caché du phénomène, il faut sa vision". "Le réalisme moderne cherche à reproduire ce qui est visible ; le but du réalisme centro-américain, c'est de rendre visible l'invisible". Celui qui, dans cet art, veut devenir un créateur doit baigner dans la vision mythique, afin de pouvoir représenter une réalité invisible et magique. Magi-



Dans les rites et les fêtes huichols, les rythmes hypnotisants de la danse et de la musique jouent un rôle important. En haut, un enfant frappe un tambour tripode (*tepo* en huichol) au cours de la cérémonie des prémices. Lors de cette cérémonie, les enfants s'adressent au soleil pour qu'il mûrisse les récoltes, sonnaillant et jouant du tambour pendant toute une journée. Ainsi les enfants Huichols font-ils un voyage imaginaire au pays des ancêtres sacrés. En bas, une scène de marche.

Photos © Juan Negrín, Guadaluajara, Mexico

que, car la création de l'homme doit pouvoir attirer et abriter aussi bien l'énergie spirituelle de l'homme que celle des dieux qu'il représente.

L'artisanat huichol est le plus souvent produit par un Huichol qui a abandonné le *coamil\**, s'est déraciné de sa communauté et vit en milieu urbain. Il craint la colère des Ancêtres qu'il ne veut pas "connaître", ni par l'intermédiaire des sacrifices traditionnels, ni par la magie invocatrice des représentations idéographiques. Il est évident que l'artisan qui fabrique des objets destinés à la vente ne le fait pas sous une inspiration "divine", ni pour accomplir une prière. En plus de la "déculturnisation" dont souffre ce Huichol déraciné, sa vie s'inscrit dans un système qui l'exploite. Pour le produit "décoratif" de l'indigène, les ache-

\* Terrain situé sur le flanc des montagnes où l'on plante le maïs à l'aide d'un bâton, le "coa".

teurs ne montrent qu'un intérêt pécunier. D'ailleurs le prix de ces objets artisanaux est si bas, que les intermédiaires ne s'y intéressent pratiquement pas. Dans cet échange où l'on méprise son travail, l'artisan professionnel ne trouvera, et c'est tristement normal, ni une satisfaction personnelle, ni l'envie de créer.

Certains artisans se consacrent néanmoins à une tâche plus importante. Ils s'efforcent de revendiquer leur identité effacée par l'anonymat et de récupérer leur sensibilité première, trop souvent sacrifiée à la nécessité de produire en grande quantité pour pouvoir survivre.

Quant à l'art huichol lui-même, il obéit, comme tout grand art, à la nécessité que son créateur ressent, de communiquer un message important qui bouleverse son cœur empli de foi, de douleur ou de joie. Les œuvres des artistes huichols (voir pages couleur) sont précisément des ges-

tes de communication, des témoignages de vibrantes visions et de symboles disposés pour cristalliser une idée, un important message. Les dons artistiques de leurs auteurs, José Benitez Sánchez, Tutukila Carrillo, Juan Ríos Martínez et Guadalupe González Ríos, sont profondément liés à leur éducation, à la formation magico-religieuse assimilée avec ferveur dans leur jeunesse. Après avoir vécu et travaillé parmi les gens "civilisés", ces artistes sont revenus à la culture ancestrale, renouant, par l'accomplissement du vœu traditionnel, des liens qui s'étaient affaiblis.

Leurs tableaux sont constitués par une planche de bois, recouverte d'une fine couche de cire collante (cire de Campêche) produite, selon les Huichols, par une guêpe dépourvue d'aiguillon. Cette cire est appliquée sur le bois avec la main, après qu'on l'ait fait chauffer au soleil pour la rendre malléable. Il arrive que l'artiste trace le con-

Son panier sur le dos — il y a placé de menues provisions et ses objets rituels —, le *peyotero*, ou pèlerin huichol, part à la chasse au peyote. Elle le mènera jusqu'à 500 km de chez lui par les sentiers de la Sierra Madre et le désert de San Luis de Potosí. Du lever au coucher du soleil, ils vont par petits groupes d'une dizaine d'hommes, silencieux et recueillis, supportant mille privations et sacrifices, sous la direction d'un prêtre, le chaman. Dans l'Amérique indigène, le voyage mystique du peyote reste une manifestation religieuse très complexe et tout à fait surprenante.



Photo © Marino Benzi, tirée de *Les Indiens du Mexique*, par M. Benzi, Ed. du Chêne, Paris



Photo © Juan Negrín, Guadalajara, Mexico

tour des figures dans la cire. Ensuite, avec le pouce, il dispose, sur la cire, des brins de laine, aux couleurs avivées par de l'aniline, et de préférence il les pose brin par brin. D'un point de vue symbolique, le tableau est un *itari*, c'est-à-dire un lit sur lequel les dieux ancestraux viendront se reposer, mais c'est aussi un champ prêt à recevoir les semences du maïs, du haricot, de la Calebasse et de l'amarante, (*huaute*). Pour délimiter cet espace, on commence par établir les marges du tableau, en constituant un cadre avec trois couleurs contrastantes qui vont déterminer le choix des autres teintes. On forme ensuite le contour des figures et enfin une ou plusieurs couleurs viennent faire le fond du tableau.

Ces "tableaux de laine" ne sont apparus sur le marché qu'en 1951, du jour où le professeur Alfonso Soto Soria les a exposés dans la ville mexicaine de Guadalajara. D'origine préhispanique, utilisés à des fins religieuses, ils servent encore aujourd'hui pour dédier des ex-voto aux Ancêtres. La cire elle-même, avant de servir de support aux décorations faites en brins de laine ou à l'aide de billes de verre était utilisée pour coller des figurines en bas-reliefs à l'intérieur de Calebasses découpées ou de morceaux de bois de forme plus ou moins circulaire ; sur la cire, on collait encore des graines de coton ou des fibres d'agave.

Pour l'artiste huichol en général et particulièrement dans le cas de José Benitez, la création est le seul moyen efficace de com-

bler le profond fossé qui sépare sa culture subconsciente et spirituelle de la culture qu'il a acquise dans la civilisation mexicaine moderne. Pour lui, l'expression idéographique de sa culture représente un moyen de défendre la pensée indigène qui donne un sens à sa vie personnelle. En tant que porte-parole de sa culture, l'artiste huichol s'identifie avec les personnages mythiques qui participent au drame de ses tableaux. Sa lutte intérieure s'extériorise dans les figures de ses "planchettes", riches de mouvements, de magnétisme et de polarisation, liées entre elles par une tension quasis musculaire.

En tout cas, l'expression de l'artiste huichol est profondément personnelle ; elle découle d'expériences qui ont marqué son cœur et sa mémoire. Un tableau de José Benitez ou de Guadalupe Gonzalez, par exemple, est profondément remanié après un pèlerinage. Les sujets sont en rapport avec les travaux et les changements de saison (la récolte, la rosée, le temps des pluies), ou bien ils font allusion à des événements intimes comme un rêve inquiétant, la naissance ou la mort d'un enfant, etc. De même que l'expérience qui bouleverse l'être intime ne se répète pas, chaque œuvre est unique.

Les tableaux témoignent de ce que l'artiste arrive à voir à travers sa *nierica*, son miroir intérieur poli par l'expérience sacrée ; les formes surgissent de l'*iyari*, ce cœur qui est, selon la tradition aztèque, un

"livre de peintures". Et le plus grand malheur pour le Huichol, serait de "perdre l'*iyari*", qui lui permet d'entrer en contact avec la vaste mémoire génétique amoncelée dans *Nos Ancêtres*, qui sont la nature même.

Cette forme d'art est née de la rencontre d'un ancien artisanat local avec le génie particulier de quelques Huichols acculturés, mais aussi profondément engagés à perpétuer les traditions ancestrales.

Pour nous, cet art est un excellent moyen d'entrer en contact avec la culture huichole, un intermédiaire visuel qui nous parle à travers le dénominateur commun de la beauté. L'artiste Huichol arrive à nous transmettre sa vision subjective que nous ressentons comme telle, participant à ses valeurs universelles grâce à la poésie et à l'esthétique visuelle. Il s'agit d'un art moderne, né de la conscience que l'artiste a de son identité et qui essaie de la communiquer à ceux qui ne sont pas de sa race. C'est la raison pour laquelle les artistes ont insisté pour que nous précisions les "bases" sur lesquelles repose leur élaboration plastique. Leurs œuvres sont un appel à la mémoire sacrée qui jaillit du cœur de celui qui a gardé la parole de l'ancien ou du *maracame*, le tout, marqué du sceau de sa propre expérience. José Benitez déclarait dans une interview que si ses tableaux étaient exposés comme de simples objets décoratifs, ce serait manquer de respect à la mémoire de ses "Pères".

L'établissement des Huichols dans les montagnes des Etats de Nayarit et de Jalisco est antérieur à l'arrivée des Aztèques dans le haut bassin de Mexico, ce qui donne à penser sur l'ancienneté de leur culture. Leur race n'est pas parfaitement homogène, elle rassemble trois tribus différentes et par la langue et par les origines culturelles. A gauche, trois femmes huicholes en costumes de fête riches et très ouvragés. En bas, un jeune Huichol.

On peut espérer que la beauté de cette culture authentique ne disparaîtra pas, abîmée par un mode de vie imposé de l'extérieur, mais qu'elle pourra suivre son cours dans le respect de son intégrité.

Ne perdons pas de vue les valeurs esthétiques universelles et la profonde philosophie de ces derniers témoins de la complexe vision aborigène de l'Amérique Centrale.

Nous avons vu comment les Huichols qui sont venus vivre en ville, dans un système de valeurs métisses, sont accablés par le sentiment de leur soi-disant infériorité et désespérés d'avoir perdu leurs racines.

Nous en avons vus, ravagés par l'alcoolisme, poussés au crime, vivant dans une misère noire, malades, leur famille démantelée.

Lorsque nous parlons d'éduquer l'indigène, il ne faut pas oublier qu'il a déjà reçu une éducation en accord avec un milieu dont il connaît à fond la profondeur des rites et des traditions orales.

Ce que nous devons offrir aux Huichols, comme à tant d'autres groupes indigènes de notre monde, c'est une éducation "biculturelle", et donnée en partie par les "sages" formés dans leurs propres traditions.

Juan Negrin



Photo © Marino Benzi, tirée de *Les Indiens du Mexique* par M. Benzi, Ed. du Chêne, Paris